

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 19

Artikel: Une ancienne chanson patoise
Autor: Favre, Hi-Dd / Chambaz, Octave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208659>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

UNE ANCIENNE CHANSON PATOISE

Sous le titre de *Fabre d'Eglantine et le doyen Bridel*, M. Victor Favrat a étudié d'une façon charmante, dans le *Conteur vaudois* du 10 février dernier, la chanson populaire : *Il pleut, il pleut, bergère.*

Ce qu'il dit si bien, à cette occasion, de notre vieux parler, en comparant la version française avec d'autres en patois, remplit de joie mon cœur de patoisant. Aussi, pour l'en remercier, vais-je sortir incontinent du fond d'un tiroir une jolie plaquette autographiée, de huit pages seulement, devenue aujourd'hui introuvable, et en transcrire le contenu ci-dessous, d'un bout à l'autre, sans en omettre une syllabe.

C'est donc pour vous, cher M. Favrat, à qui elle offrira un nouveau motif d'étude comparative avec la *Carra dé pliodze*, qu'elle vous rappellera ; et, pour vous tout particulièrement, cela saute aux yeux, fidèles amis du patois, nos lecteurs assidus, qu'est reproduite la :

Romance de bergers

(en patois du Jorat.)

Ma galésa hermaillira,
Rapertse ton tropi.
Qu'est lez deins la brû-ya
Ne chaay fâ pas mé bî. (bis)
Ôù toû dessus elliaux brantsé
Pliaaudré seins arrêté ?
Ora la né s'avancé
A l'photoe faut reintrâ. (bis)
Va danc liaubâ ta modze
Teis tchivré et teis mutons,
Et por ton parapliodze
Relaiavâ teis gredons. (bis)
Fâ on teimpa dé déludzo,
Ye tonné seins botsi,
Et fâ dé elliaux éludzo
Que nos fant verré bî. (bis)
Ah ! mon diu, lo tounerro
Vint ore dé tsesi
Sus la grandze à Djean Pierro,
Ya dé qué s'épouair ! (bis)
M'amya preinds corâdzo !
Nos seins beintoont avau;
On vaay dza lo velâdzo
Lo mothy et l'photoe. (bis)
Vaay te lez la Thérâsa,
La Zabeau, la Djudi,
Que vant vers la delésa
Por ellioré lo curti. (bis)
Bon vipro ! Sus gaulâye,
Et pus mouvâ à tsavon,
Sus tota eimpactâ-ye
Vouâtidé mon gredon. (bis)
Diû nos aaïdaay Djosetta !
T'is dé rëtor âvau,
Vins ma poura felietta
T'ëtsaaudâ à l'photoe. (bis)
On bon fû dé dzévalles
Que nos veins dérotsi,
Avouy quaqués étallés
Porré prau té chêtsi. (bis)

Djeanno, lo plie âmâbllo
Dé tis leis vauloton,
Fâ eintrâ deins l'êtrâbllo
Seis tchivré et seis mutons. (bis)
L'apporté à ellia Djosetta
Lo pan avouy lo fru,
La tsair et la motetta
Lo burro et lo quegnu. (bis)
Et pus reimpli néocuala
Dé bon laci bin tsau
Que baillâ à ellia puçalla
Qu'a l'air on bocon mau. (bis)
Laai dit : Ma Tsermalaira,
Nos voliens t'héberdzi.
Per na né asse naaira
Laay a trû dé dandzi. (bis)
Vouaaite vaai quin déludzo !
Ye ton-né seins botsi,
Seins lo fâ daais éludzo
On ne verraay pas bi. (bis)
Ora sus ! ma felietta,
Séguiens pâ la Cathon
Por einvoua ta cutsetta
Aau paailo lez d'amon. (bis)
Dévile têi Djosetta,
Meins dé geina avouy nos,
Pas mez ma Colombetta
Que se t'ira tsî vos. (bis)
Mon diû ! que t'is galésa
Dévetia et détsau !
Que te vas itré à l'aisa
Deins ci bon illt bein tsau. (bis)
Vû dévesâ on iâdzo,
Mei, simplio bovaaron,
Per tsî vos dé mariâdzo
Por on accordaaron. (bis)
Vudry que te vegnissa
Démorâ avouy nos,
Et que te chaay restissa
Lo risto de teis dzos. (bis)
Mâ lo vû bein on iâdzo
Djanno mon boun ami,
Quand nos sareins ein âdzo
Ne démando pas mi. (bis)
Sus conteint ma mignouna,
Seins rein mes désirâ,
Ton cœur fâ ma fortouna,
Faut lo mé conservâ. (bis)
Ora adiu ma Djosetta !
Faut nos allâ cutsi,
Dors bein deins ellia cutsetta
Et bailliens no ôn bâsi. (bis)

FIN

L'origine de cette pièce paraît fort ancienne ; plusieurs savants croient qu'elle émane de l'Abbaye des Vignerons de Vevey. L'aïr est inconnu, mais il s'accorde avec celuy de : *Il pleut, il pleut, bergère*. Ces quelques lignes sont une imitation de l'écriture de l'original, qui est sur parchemin, avec beaucoup d'abréviations, comme le latin et la langue romande.

Vevey ce 23 Mai 1877. Hi-D^r FAVRE.

Les vingt-trois strophes qu'on vient de lire remplissent, à peu près, les sept premières pa-

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ges de notre brochure, et les lignes de la fin, imitant l'écriture de l'original, sont en ancienne gothique.

Je serais heureux, et tous les patoisants avec moi, s'il se rencontrait parmi les lecteurs du *Conteur* — veveysans ou autres — quelqu'un d'assez obligeant et renseigné pour nous dire quel brave homme ce devait être que cet Henri-David Favre, qui se faisait ainsi, il y a trente-cinq ans, l'éditeur d'une chanson patoise ?

Et, de même que lorsqu'on a mordu au patois, l'on trouve, comme Eve à la première pomme, un goût de *rebaillé-m'ein mé*, il est probable que Favre aura récidivé, s'il ne s'agit pas, déjà ici, d'une récidive. Concevez l'aubaine que ce serait, pour nous tous, si ma conjecture était basée sur la réalité, et qu'un chançard découvre, un de ces quatre matins, un paquet de romances, en vigoureux patois *dzoratai* ou d'ailleurs, qu'il s'empresse de nous envoyer !

Cherchez donc, fouillez, mettez vos tiroirs sens dessus dessous et sens devant derrière, bonnes gens ! Qui sait si, à mon exemple, vous ne tomberez pas sur une vieille chanson qui, après avoir égayé nos pères, nous réjouira encore, nous qui avons tant besoin d'être réjouis !

Octave Chambaz.

Rovray, le 6 mars 1912.

Note de la Rédaction. — Comme on le voit par la date ci-dessus, la publication de cet article a été retardée pour diverses raisons communes dans le journalisme. Ce retard explique pourquoi notre aimable correspondant ne fait pas mention de la publication de la même chanson, mais moins complète, sous le titre de *Lissetta*, dans notre numéro du 9 mars.

Nous pensons que nos lecteurs seront heureux de posséder le texte intégral de cette jolie chanson. C'est pourquoi nous y revenons.

LES FEMMES DE CHAMBRE

L'HUMORISTE américain Mark Twain détestait les chambrées d'hôtel. A l'en croire, il n'y apires créatures au monde. Voici, traduits de l'anglais, les termes dans lesquels il exhaltait sa bile à leur endroit :

« Que la malédiction des célibataires tombe sur les femmes de chambre dé tout âge et de toute nationalité !

» Car elles placent toujours les oreillers à l'extrême du lit opposé au béc de gaz ou à la lampe électrique, de telle sorte qu'en lisant et en fumant avant de s'endormir, selon l'antique et respectable habitude des célibataires, on est contraint, pour ne pas être ébloui par la lumière, de tenir son livre dans une posture très incommode.

» Trouvent-elles, le matin, l'oreiller à l'autre bout du lit, elles ne tiennent nul compte de cette indication ; conscientes de leur supériorité, sans pitié pour nos faiblesses, elles refont le lit comme la veille et jubilent *in petto* des petites tortures que nous vaut leur tyrannie.